

LIQUE
ges

Jean
Baudrillard

Pourquoi
tout
n'a-t-il pas
déjà
disparu ?

Carnets

BIBLIOTHEQUE FRANCOPHONE MULTIMEDIA



3 8700 00 929 347 4

L'Herne

Carnets à paraître

Marc Abélès

Le spectacle du pouvoir

Günther Anders

Le temps de la fin

Hannah Arendt

La politique a-t-elle encore
un sens ?

André Breton

Mettre au ban les partis politique

Théodore Herzl

L'État juif

Rosa Luxemburg

Dans l'asile de nuit

Lettres de ma prison

Charles Maurras

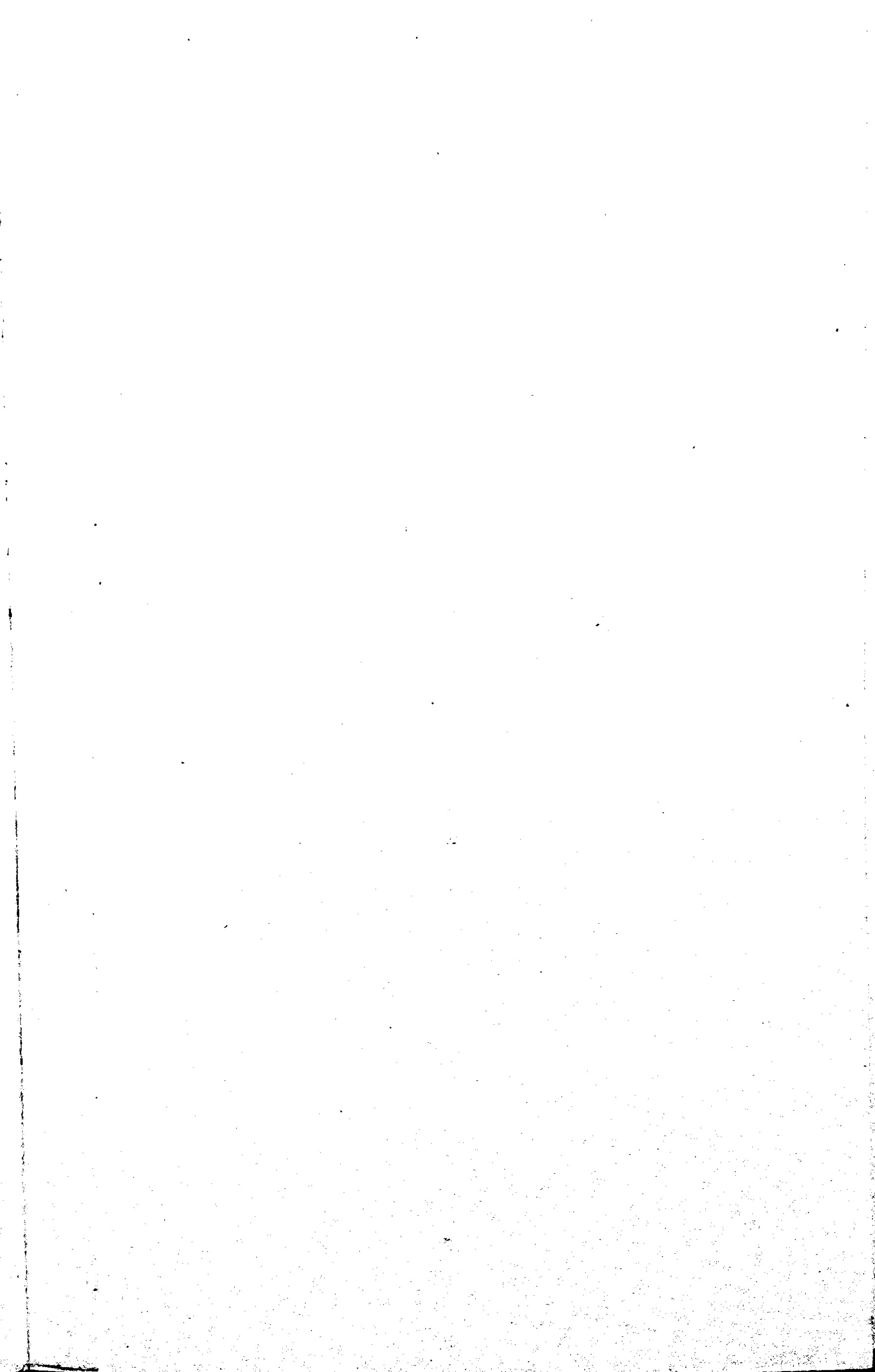
L'ordre et le désordre

Edgar Morin

Où va le monde ?

Spinoza

De la liberté de penser dans
un État libre



POURQUOI TOUT
N'A-T-IL PAS DÉJÀ
DISPARU ?

Carnets

Carnets de L'Herne

Jacques Derrida

Et cetera

Surtout pas de journalistes !

Les yeux de la langue

Histoire du mensonge. Prolégomènes

Poétique et politique du témoignage

Pardoner : l'impardonnable et l'imprescriptible

Qu'est-ce qu'une traduction « relevante » ?

Le parjure, peut-être (« brusques sautes de syntaxe »)

Paul Ricœur

Discours et communication

Le juste, la justice et son échec

L. F. Céline

À l'agité du bocal

Carl G. Jung

Les sept sermons aux morts

E. M. Cioran

Des larmes et des saints

N. Chomsky et M. Foucault

De la nature humaine : justice contre pouvoir

A. Koestler

La pulsion vers l'autodestruction

301
BAU

Jean Baudrillard

POURQUOI TOUT
N'A-T-IL PAS DÉJÀ
DISPARU ?

L'Herne





PRÉFACE

« Celui qui n'a rien, on le lui prendra. »

Matthieu, 25, 29¹

« Pourquoi y a-t-il rien plutôt que quelque chose ? » C'est la question de Leibniz, exactement inversée. C'est aussi une manière radicale de congédier la métaphysique.

Non plus l'être, mais le rien. Macedonio Fernández, écrivain argentin ami de Borges, avait déjà poussé très loin l'exploration du rien : « *Tout sur – et y compris – le Rien, juste sur le Rien, mais pas tout entier – sur le Rien il y a plus : certains de ses interstices, qui sont nombreux*². » Jean Baudrillard en recule encore les limites, il sature les interstices. Il s'agit d'être conséquent. On s'est imaginé que le Bien résultait de l'élimination du Mal, l'Éternel du temporel ou le Tout du rien. Toujours cette tentation totalitaire d'unifier, de réduire la dualité, d'éliminer le Mal, d'exterminer le rien. On s'est débarrassé de l'ambiguïté du monde.

Il faut apprendre à danser avec le rien, c'est le

grand jeu et le grand style : « Il est aussi essentiel à la vie que l'air et le vent au vol de la colombe³. » La « colombe légère » de Kant qui s'imagine que son vol réussirait bien mieux si elle pouvait vaincre toute résistance.

Nihilisme ? Non, le nihilisme est justement l'oubli du rien. C'est le système qui est nihiliste, par sa puissance à tout reverser dans l'indifférence. Le système est « véritablement négationniste », selon l'expression de Jean Baudrillard, puisqu'il est déné- gation du rien, déné- gation de toute illusion. Il reste le défi, celui de la pensée radicale qui parie sur l'illu- sion du monde, qui fait l'hypothèse qu'il y a peut- être rien plutôt que quelque chose et qui « traque ce rien qui court sous l'apparente continuité du sens ».

Ce n'est pas une métaphysique contraire mais le contraire d'une métaphysique.

François L'Yvonnet

Notes

1. Cité par Jean Baudrillard, *Les Exilés du dialogue (avec Enrique Valiente Noailles)*, Paris, Galilée, 2005, p. 154.

2. *Papiers de Nouveauevenu et continuation du Rien*, Paris, José.Corti, 1992, p. 157.

3. *Les Exilés du dialogue, op. cit.*

POURQUOI TOUT N'A-T-IL PAS DÉJÀ DISPARU ?

Quand je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore

Quand je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu

Quand je parle d'un homme, c'est qu'il est déjà mort

Quand je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus

Parlons donc du monde d'où l'homme a disparu.

Il s'agit de disparition, et non pas d'épuisement, d'extinction ou d'extermination. L'épuisement des ressources, l'extinction des espèces, ce sont là des processus physiques ou des phénomènes naturels.

Et là est toute la différence, c'est que l'espèce humaine est sans doute la seule à

avoir inventé un mode spécifique de disparition, qui n'a rien à voir avec la loi de la nature. Peut-être même un art de la disparition.

Commençons par la disparition du réel. On a assez parlé du meurtre de la réalité à l'ère des médias, du virtuel et des réseaux – sans trop se demander quand le réel a commencé d'exister. Or si on regarde de près, on voit que le monde réel commence, à l'époque moderne, avec la décision de le transformer, et ceci à travers la science, la connaissance analytique du monde et la mise en œuvre technologique – c'est-à-dire, selon Hannah Arendt, avec l'invention d'un point d'Archimède hors du monde (à partir de l'invention du télescope par Galilée, et la découverte du calcul mathématique), par où le monde naturel est tenu définitivement à distance. C'est le moment où l'homme, tout en entreprenant de l'analyser et de le transformer, prend congé du monde, tout en lui donnant force de réalité. Donc on peut dire que, paradoxalement, le monde réel commence de disparaître dans le temps même où il commence d'exister.

Par sa faculté exceptionnelle de connaissance, l'homme, en même temps qu'il donne sens, valeur et réalité au monde, amorce, parallèlement, un processus de dissolution (« analyser » signifie littéralement « dissoudre »).

Mais il faut remonter sans doute plus loin encore : jusqu'au concept et au langage. En se représentant les choses, en les nommant, en les conceptualisant, l'homme les fait exister et en même temps les précipite vers leur perte, subtilement les détache de leur réalité brute. Ainsi la lutte de classes existe à partir du moment où Marx la nomme. Mais sans doute n'existe-t-elle, dans sa plus grande intensité, qu'avant d'être nommée. Après, elle ne fait que décroître. Le moment où une chose est nommée, où la représentation et le concept s'en emparent, est le moment où elle commence de perdre de son énergie – quitte à devenir une vérité ou à s'imposer comme idéologie. On peut en dire autant de l'Inconscient et de sa découverte par Freud. C'est quand une chose commence à disparaître que le concept apparaît.

La chouette, dit Hegel, se lève à la tombée du jour.

La mondialisation : si on en parle tant, comme d'une évidence, comme d'une réalité incontestable, c'est peut-être qu'elle n'est déjà plus à l'apogée de son mouvement et que nous sommes déjà aux prises avec quelque chose d'autre.

Ainsi le réel s'évanouit dans le concept. Mais ce qui est encore plus paradoxal, c'est le mouvement exactement inverse par lequel le concept, l'idée (mais aussi le phantasme, l'utopie, le rêve, le désir) s'évanouissent dans leur réalisation même. Quand tout disparaît par excès de réalité, quand grâce au déploiement d'une technologie sans limites, aussi bien mentale que matérielle, l'homme est en mesure d'aller au bout de ses possibilités, et par là même disparaît, en laissant place à un monde artificiel, qui l'expulse – à une performance intégrale qui est en quelque sorte le stade suprême du matérialisme. (Marx : le stade idéaliste de l'interprétation, et la transformation irrésistible qui mène à un monde sans nous.) Ce monde-là est parfaitement objectif, puisqu'il n'y a plus personne pour le voir. Devenu purement opérationnel, il n'a plus besoin de notre représentation,

d'ailleurs il n'y en a plus de représentation possible.

Car si le propre de l'homme est de ne pas aller au bout de ses possibilités, il est de l'essence de l'objet technique d'épuiser les siennes, et d'aller même largement au-delà, traçant ainsi la ligne de démarcation définitive entre lui et l'être humain, jusqu'à déployer ainsi des possibilités infinies de fonctionnement contre l'homme lui-même et impliquer à plus ou moins long terme sa disparition.

Ainsi le monde moderne qu'entrevoyait Marx, impulsé par le travail du négatif, par le moteur de la contradiction, est-il devenu, par l'excès même de son accomplissement, un autre monde où les choses pour exister n'ont même plus besoin de leur contraire, où la lumière n'a plus besoin de l'ombre, où le féminin n'a plus besoin du masculin (ou le contraire ?), où le Bien n'a plus besoin du Mal – où le monde n'a plus besoin de nous.

C'est là où on voit que le mode de disparition de l'humain (et bien sûr de tout ce qui s'y rattache – l'obsolescence de Günther Anders, l'agonie des valeurs, etc.) résulte

précisément d'une logique interne, d'une obsolescence intégrée, de l'effectuation par l'espèce de son projet le plus grandiose, le projet prométhéen de maîtrise de l'univers, d'une connaissance exhaustive – et que c'est cela même qui le précipite vers sa disparition – bien plus vite que les espèces animales, par l'accélération qu'elle imprime à une évolution qui n'a plus rien de naturel.

Et ceci non pas selon une quelconque pulsion de mort, une disposition involutive, régressive, vers des formes indifférenciées, mais au contraire par une impulsion d'aller le plus loin possible, dans l'expression de toute sa puissance, de toutes ses facultés, jusqu'à rêver précisément d'abolir la mort.

Or, le plus étonnant, c'est que ça revient au même. La tentative extrême de la vie (de l'Éros, si on entend par là le déploiement de toutes les facultés, l'approfondissement de la science, de la conscience, et de la jouissance) aboutit au même résultat de disparition virtuelle de l'espèce humaine – comme si quelque part ce destin était programmé et que nous ne soyons que les exécutants à long terme de ce programme (ce

qui fait irrésistiblement penser à l'apoptose, ce processus par lequel des cellules déclenchent leur autodestruction).

Tout cela peut donner l'impression, ou l'illusion, d'une stratégie fatale, d'une évolution au terme de laquelle nous aurions franchi ce point, ce *vanishing point* dont parle Canetti, où, sans s'en rendre compte, le genre humain serait sorti de la réalité et de l'histoire, où toute distinction du vrai et du faux aurait disparu, etc.

Auquel cas, nous et notre corps, nous ne serions plus que le membre fantôme, le maillon faible, la maladie infantile d'un appareil technologique qui nous domine de loin (comme la pensée ne serait que la maladie infantile de l'Intelligence Artificielle ou l'être humain, la maladie infantile de la machine, ou le réel la maladie infantile du virtuel).

L'ensemble reste encore enfermé dans une perspective évolutionniste qui conçoit tout selon une trajectoire linéaire, de l'origine à la fin, de la cause à l'effet, de la naissance à la mort, de l'apparition à la disparition.

Mais la disparition peut être conçue autrement, comme un événement singulier et

l'objet d'un désir spécifique, le désir de n'être plus là, qui n'est pas du tout négatif, bien au contraire : ce peut être le désir de voir à quoi ressemble le monde en notre absence (photographie), ou de voir au-delà de la fin, au-delà du sujet, au-delà de toute signification, au-delà de l'horizon de la disparition, s'il y a encore un événement du monde, une apparition non programmée des choses. Un domaine de l'apparence pure, du monde tel qu'il est (et non pas du monde réel qui n'est jamais que celui de la représentation) et qui ne peut surgir que de la disparition de toutes les valeurs ajoutées.

Il y a là les prémices d'un art de la disparition, d'une autre stratégie. Dissolution des valeurs, du réel, des idéologies, des fins dernières.

Mais simultanément un jeu, la possibilité d'un jeu avec tout cela, d'un art (mais pas du tout au sens culturel et esthétique) plus proche d'un art martial.

L'art lui-même n'existe, à l'époque moderne, que sur la base de sa disparition – non seulement l'art de faire disparaître le réel au profit d'une autre scène, mais celui de

s'abolir lui-même au fil de son exercice (Hegel). C'est en cela qu'il faisait événement, qu'il était un enjeu capital – je dis bien « était », car aujourd'hui l'art, tout en ayant disparu ne sait pas qu'il a disparu, et ça c'est le pire, il poursuit sa trajectoire en coma dépassé.

Et il devient le paradigme de tout ce qui survit à sa propre disparition. Il y a ceux qui jouent de leur disparition, qui en jouent comme d'une forme vivante, par excès, et il y a ceux qui sont en état de disparition, et qui y survivent par défaut. Il est clair que la scène politique par exemple ne fait que refléter les ombres d'une caverne, et les êtres qui s'y meuvent, désincarnés, mais qui n'en savent rien. (La liste de tout ce qui a disparu de cette façon, institutions, valeurs, individus, serait trop longue.) Il est bien possible malheureusement, que nous-mêmes, en tant qu'espèce, fassions d'ores et déjà partie, par exemple sous la forme du clonage, de l'informatisation, et des réseaux, de cette survie artificielle, de ce prolongement à perpétuité de quelque chose qui a disparu mais qui n'en finit pas de disparaître. Alors que tout l'art

est de savoir disparaître avant de mourir et au lieu de mourir.

De toute façon, rien ne s'efface purement et simplement, et de tout ce qui disparaît, il reste des traces. Le problème est celui de ce qui reste quand tout a disparu. C'est un peu comme le chat de Cheshire chez Lewis Carroll, dont le sourire flotte encore après que sa forme s'est évanouie. Ou comme le jugement de Dieu : Dieu disparaît, mais il laisse derrière lui son jugement. Or, un sourire de chat est déjà terrifiant, mais le sourire sans le chat l'est bien plus encore... Et le jugement de Dieu est en soi terrifiant, mais le jugement de Dieu sans Dieu...

On peut ainsi penser que tout ce qui disparaît – les institutions, les valeurs, les interdits, les idéologies, les idées mêmes –, continue de mener une vie clandestine et d'exercer une influence occulte, comme on a dit des dieux antiques prenant à l'ère chrétienne la forme des démons. Tout ce qui disparaît infiltre notre vie à doses infinitésimales, souvent plus dangereuses que l'instance visible qui nous dominait. Dans notre

époque de tolérance et de transparence, les interdits, les contrôles, les inégalités disparaissent un à un, mais c'est pour mieux s'intérioriser dans la sphère mentale. On pourrait même imaginer de suivre les traces de nos vies antérieures, sans parler de l'inconscient. Rien ne disparaît jamais. Mais ne faisons pas de parapsychologie, restons dans la psychologie, et regardons un peu du côté de la disparition du sujet, qui est un peu l'image en miroir de celle du réel.

Et en effet, le sujet se perd – le sujet comme instance de volonté, de liberté, de représentation, le sujet du pouvoir, du savoir, de l'histoire, celui-là disparaît, mais il laisse derrière lui son spectre, son double narcissique, un peu comme le chat laissait flotter son sourire. Le sujet disparaît, mais au profit d'une subjectivité diffuse, flottante et sans substance – ectoplasme qui enveloppe tout et transforme tout en une immense surface de réverbération d'une conscience vide, désincarnée – toutes choses rayonnant d'une subjectivité sans objet –, chaque monade, chaque molécule prise dans les mailles d'un narcissisme définitif, d'un

retour-image perpétuel. Telle est l'image d'une subjectivité de fin du monde, d'où le sujet en tant que tel a disparu, n'étant plus aux prises avec quoi que ce soit. Le sujet est victime de cette péripétie fatale, auquel rien dans un sens, ne s'oppose plus, ni l'objet, ni le réel, ni l'Autre.

Nos plus grands adversaires ne nous menacent plus que de leur disparition.

La Grande Disparition n'est donc pas simplement celle de la transmutation virtuelle des choses, de la mise en abyme de la réalité, mais celle de la division à l'infini du sujet, d'une pulvérisation en chaîne de la conscience dans tous les interstices de la réalité. À la limite, la conscience (la volonté, la liberté) est partout, elle se confond avec le cours des choses, et, à partir de là, elle devient superflue. C'est l'analyse que faisait également de la religion le cardinal Ratzinger lui-même : une religion qui s'assimile au monde, qui se met au diapason du monde (politique, social, etc.) devient superflue. C'est pour la même raison, pour s'être confondu de plus en plus avec la banalité

objective, que l'art, cessant d'être différent de la vie, est devenu superflu.

Par ailleurs, on peut arguer d'une disparition positive, celle de la violence, de la menace, de la maladie ou de la mort, mais on sait que tout ce qui est refoulé, éliminé de la sorte, résulte en une infiltration maligne, virale, du corps social et individuel.

Il est donc impossible d'assigner la disparition, la disparition comme forme, à telle ou telle fin (pas plus que l'apparition d'ailleurs), que ce soit dans l'ordre du Bien ou dans celui du Mal. En dehors de tous les phantasmes que nous entretenons autour d'elle, et dans l'espoir tout à fait justifié de voir un certain nombre de choses disparaître définitivement, il faut rendre à la disparition, son prestige, ou tout simplement sa puissance, son impact – la réinvestir non pas comme dimension finale, mais comme dimension immanente, je dirais même comme dimension vitale de l'existence. Rien ne vit que sur la base de sa disparition, et si on veut interpréter les choses en toute lucidité, il faut le faire en fonction de leur

disparition. Il n'y a pas de meilleure grille d'analyse.

En conclusion, j'insisterai sur l'ambiguïté totale de notre rapport au réel et à sa disparition. Derrière chaque image, quelque chose a disparu – et c'est cela qui fait sa fascination. Derrière la réalité virtuelle, sous toutes ses formes (télématique, informatique, numérique, etc.), le réel a disparu – et c'est cela qui fascine tout le monde. Selon la version officielle, nous vouons un culte au réel et au principe de réalité, mais – et c'est là tout le suspense actuel – est-ce bien au réel que nous vouons un culte, ou à sa disparition ?

Donc la même situation globale, exactement la même, nous pouvons la vivre soit comme une malédiction, selon la version critique vulgaire, soit comme une jouissance refuge, une fatalité heureuse en quelque sorte.

Double postulat contradictoire, dont il n'y a pas de résolution.

La plus belle illustration de cet évanouissement systématique d'une réalité dont on

savoure en quelque sorte le crépuscule – ce serait le destin actuel de l'image, de la disparition de l'image dans le passage inexorable de l'analogique au numérique. Le destin de l'image étant exemplaire, car l'invention de l'image technique sous toutes ses formes est notre dernière grande invention dans la recherche acharnée d'une réalité « objective », d'une vérité objective dont le miroir nous serait tendu par la technique... Or il semblerait que le miroir se soit pris au jeu et ait tout transformé en une « réalité » virtuelle, digitale, informatique, numérique – le destin de l'image n'étant que l'infime détail de cette révolution anthropologique.

Sur l'hégémonie et le numérique...

Quand tout disparaît par excès de réalité, grâce au déploiement d'une technologie sans limites, matérielle ou mentale, quand l'homme est en mesure d'aller au bout de ses possibilités, il entre par là même dans un monde qui l'expulse. Car si le propre de l'être vivant est de ne pas aller au bout de

ses possibilités, il est de l'essence de l'objet technique d'épuiser les siennes, et de les déployer envers et contre tout, y compris contre l'homme lui-même, impliquant, à plus ou moins long terme, sa disparition. Au terme de ce processus irrésistible menant à un univers parfaitement objectif, qui est en quelque sorte le stade suprême de la réalité, il n'y a plus de sujet, plus personne pour le voir. Ce monde n'a plus besoin de nous ni de notre représentation – d'ailleurs il n'y en a plus de représentation possible.

Il n'y a pas de plus belle analogie, pour illustrer ce passage à l'hégémonie, que celle de la photo devenue numérique, libérée du même coup du négatif et du monde réel. Et les conséquences de l'un comme de l'autre sont incalculables – à des échelles différentes bien sûr. Fin d'une présence singulière de l'objet, puisqu'il peut être numériquement construit. Fin du moment singulier de l'acte photographique, l'image pouvant être immédiatement effacée ou recomposée. Fin du témoignage irréfutable du négatif. En même temps disparaissent le

différé et la distance, ce blanc entre l'objet et l'image que constitue le stade du négatif. La photo argentique est une image produite par le monde, qui implique encore, grâce au médium de la pellicule, une dimension de la représentation. L'image numérique, elle, est une image directement sortie de l'écran, qui vient s'immerger dans la masse de toutes les autres images sorties de l'écran. Elle est de l'ordre du flux, et captive du fonctionnement automatique de l'appareil. Quand le calcul, le digital l'emportent sur la forme, quand le logiciel l'emporte sur le regard, peut-on encore parler de photographie ?

Tout cela n'est pas une simple péripétie technique : avec ce virage du numérique, c'est toute la photographie analogique, c'est toute l'image, conçue comme la convergence de la lumière venue de l'objet et de celle venue du regard, qui est sacrifiée, définitivement condamnée. Au fil de la numérisation, on ne trouvera bientôt plus de pellicule, de surface sensible où les choses venaient s'inscrire négativement. Il n'y aura plus qu'un logiciel d'images, un effet digital au milliardième de

pixel et, en même temps, une facilité inouïe de prise de vue, de retour-image, de photosynthèse de n'importe quoi. Métaphoriquement, c'est toute la richesse du jeu de la présence et de l'absence, de l'apparition et de la disparition (l'acte photographique fait s'évanouir, un bref instant, l'objet dans sa « réalité » – rien de tel dans l'image virtuelle ni dans la saisie numérique – sans compter la magie de la transposition de l'image dans le développement) – c'est toute cette richesse du geste photographique qui disparaît dans l'avènement du numérique.

C'est le monde, et la vision du monde qui en est changée.

Surtout dans ces derniers temps de progrès technologique ultrarapide, il est né l'idée absurde de « libérer » le réel par l'image, et de « libérer » l'image par le numérique. La « libération » du réel et celle de l'image passeraient par la profusion et la prolifération. C'est oublier le défi, le risque que constitue le passage à l'acte photographique, la fragilité et l'ambivalence du rapport à

l'objet – l'« échec » du regard pourrait-on dire : tout cela est essentiel à la photographie – et c'est une chose rare ! On ne libère pas la photographie !

Encore une fois, tout cela n'est qu'un infime exemple de ce qui advient massivement, dans tous les domaines. En particulier dans ceux de la pensée, du concept, du langage et de la représentation. Le même destin de numérisation guette l'univers mental et toute l'étendue de la pensée.

Terme à terme, c'est le même scénario : avec la construction logicielle du 0/1, qui est une sorte de calcul intégral, c'est toute l'articulation symbolique du langage et de la pensée qui disparaît. Il n'y aura bientôt plus de surface sensible de confrontation, plus de suspense de la pensée entre l'illusion et la réalité, plus de blanc, plus de silence, plus de contradiction – mais un seul flux continu, un seul circuit intégré. Et l'intelligence informatique se prête, mieux : nous force, comme le numérique pour l'image, à la même facilité, à la même versatilité de production et d'accumulation, de « photosynthèse » de tout le réel

possible. L'illusion – gigantesque – est de confondre la pensée avec une prolifération du calcul, ou la photo avec une prolifération des images. Et plus nous irons loin dans ce sens, plus nous nous éloignerons du secret et du plaisir de l'une et de l'autre. Symptomatique est le privilège exorbitant accordé au cerveau, non seulement dans les neurosciences, mais dans tous les domaines. Sans parler de la récente proposition de Le Lay sur l'aménagement du temps de cerveau humain disponible (pour la publicité de Coca-Cola) – dépassée encore dans son cynisme involontaire et en ridicule par celle du responsable de la Culture à la mairie de Paris, Christophe Girard : « Ce que nous voulons, nous, c'est rendre le cerveau humain disponible, non pas pour la pub et le capital, mais pour la Culture et la Création ! »

Quoi qu'il en soit, le contresens total est de faire du cerveau un récepteur, un terminal synaptique, un écran d'imagerie cérébrale en temps réel (et dans ce sens, à la limite, il est moins absurde de corrélérer un cerveau « fonctionnel » et un marché publicitaire que d'en faire le support de la « Création » !). Bref,

selon le présupposé aberrant de toute la théorie de la communication (« Nous sommes tous des récepteurs et des émetteurs qui s'ignorent »), et dès lors qu'on fait du cerveau un modèle informatique, une super machine à l'image des autres machines numériques, cerveau et réalité (virtuelle) ne font plus que fonctionner en interface, en boucle ou en miroir, selon le même programme – le tout résultant dans ce que nous appelons l'Intelligence Artificielle. Dans ce cadre, nous avons définitivement privilégié le cerveau comme source stratégique de la pensée, nous lui assurons – aux dépens de toute autre forme d'intelligence en particulier celle du Mal, reléguée dans la zone des fonctions inutiles – nous lui assurons l'Hégémonie, la puissance hégémonique – exactement à l'image de celle qui règne dans la sphère géopolitique. Même monopole, même synthèse pyramidale des pouvoirs.

Tout cela caractérise un processus hégémonique global, et c'est pourquoi l'excursion par la photographie et le numérique vaut comme micro-modèle d'une analyse généralisée de

l'hégémonie. Car celle-ci n'est rien d'autre que la résorption de toute négativité dans les affaires humaines, que la réduction à la formule la plus simple, unitaire, sans alternative, celle du 0/1 – pure différence de potentiel en laquelle on aimerait voir s'évanouir digitalement tous les conflits.

La violence faite à l'image

L'ultime violence faite à l'image, c'est celle de l'image de synthèse, surgie *ex nihilo* du calcul numérique et de l'ordinateur.

C'en est fini de l'imagination même de l'image, de son « illusion » fondamentale puisque, dans l'opération de synthèse, la référence n'existe plus et que le réel même n'a plus lieu d'avoir lieu, étant immédiatement produit comme Réalité Virtuelle.

La production digitale et numérique efface l'image comme analogon, elle efface le réel comme pouvant être « imaginé ». L'acte photographique, ce moment de disparition, à la fois du sujet et de l'objet dans la même confrontation instantanée – le

déclencheur abolissant le monde et le regard pour un instant, une syncope, une petite mort qui déclenche la performance mécanique de l'image – ce moment disparaît dans le *processing digital* et numérique.

Tout cela mène inévitablement à la mort de la photographie comme médium original. C'est l'essence de la photographie qui disparaît avec l'image analogique. Celle-ci témoignait encore d'une ultime présence en direct du sujet à l'objet. Ultime sursis à la dissémination et à la déferlante numérique qui nous attend.

Le problème de la référence était déjà un problème presque insoluble : qu'en est-il du réel ? Qu'en est-il de la représentation ? Mais lorsque, avec le Virtuel, le référent disparaît, s'évanouit dans la programmation technique de l'image, lorsqu'il n'y a plus de monde réel face à une pellicule sensible (même chose pour le langage qui est comme la pellicule sensible des idées), alors il n'y a plus, au fond, de représentation possible.

Il y a plus grave. Ce qui distingue l'image analogique, c'est qu'en elle se joue une forme de disparition, de distance, d'arrêt sur

le monde. Ce néant au cœur de l'image dont parlait Warhol.

Alors que, dans le numérique ou, plus généralement, dans l'image de synthèse, il n'y a plus de négatif, plus de « différencié ». Rien n'y meurt, rien n'y disparaît. L'image n'est plus que le résultat d'une instruction et d'un programme, aggravé par la diffusion automatique d'un support à l'autre : ordinateur, téléphone Mobile, écran télé, etc. – l'automatisme du réseau – répondant à l'automatisme de la construction de l'image.

Alors, faut-il sauver l'absence, le vide, faut-il sauver ce néant au cœur de l'image ?

Soustraire le sens en tout cas fait apparaître l'essentiel, à savoir que l'image est plus importante que ce dont elle parle – tout comme le langage est plus important que ce qu'il signifie.

Mais elle doit aussi de quelque façon rester étrangère à elle-même. Ne pas se réfléchir comme médium, ne pas se prendre pour une image. Rester une fiction, une fable, et faire écho ainsi à la fiction insoluble de l'événement. Ne pas être prise à son propre piège ni se laisser enfermer dans le retour-image.

Le pire pour nous, c'est justement l'impossibilité d'un monde sans retour-image, tel qu'il ne soit pas sans cesse ressaisi, capté, filmé, photographié, avant même d'être vu. Danger mortel pour le monde « réel », mais aussi pour l'image, puisque, quand elle se confond avec le réel et qu'elle ne fait que s'immerger dans le réel et le recycler, il n'y a plus d'image, tout au moins comme exception, comme illusion, comme univers parallèle. Dans le flux visuel qui nous submerge, elle n'a même plus le temps de devenir image.

Je rêve d'une image qui soit l'écriture automatique de la singularité du monde – telle que l'ont rêvée les Iconoclastes, dans la célèbre controverse de Byzance. Ceux-ci ne tenaient pour authentique que l'image où la divinité était immédiatement présente, comme dans le voile de la Sainte Face – écriture automatique du visage divin, sans intervention aucune de la main humaine (« acheiropoiétique »), dans une sorte de décalcomanie analogue au négatif de la pellicule photographique. Ils récusèrent par contre violemment toutes les icônes fabriquées de main d'homme

(« cheiropoiétiques ») qui n'étaient pour eux que des simulacres du divin.

L'acte photographique, par contre, est en quelque sorte « acheiropoiétique ». Écriture automatique de la lumière, sans passer par le réel et l'idée de réel, la photographie serait ainsi, de par cette automaticité, le prototype d'une littéralité du monde affranchie de la main de l'homme. Le monde se produisant lui-même comme illusion radicale, comme trace pure, sans simulation aucune, sans intervention humaine, et surtout pas comme vérité, car s'il y a un produit par excellence de l'esprit humain, c'est bien la vérité et la réalité objective.

Il y a une grande affectation à donner un sens à l'image photographique. C'est faire prendre la pose aux objets. Et les choses elles-mêmes commencent à poser à la lumière du sens, dès qu'elles sentent sur elles le regard d'un sujet.

N'avons-nous pas le phantasme profond, depuis toujours, d'un monde qui fonctionnerait sans nous ? La tentation poétique de voir le monde en notre absence, exempt de

toute volonté humaine, trop humaine ? Le plaisir intense du langage poétique est de voir fonctionner le langage de lui-même, dans sa matérialité, dans sa littéralité, sans passer par le sens – c'est cela qui nous fascine. De même, dans l'anagramme, l'anamorphose, la « figure cachée dans le tapis ». *The Vanishing Point of the Language.*

Est-ce que la photographie ne fonctionnerait pas elle aussi comme révélatrice, au double sens du mot : technique et métaphysique, de l'« image cachée dans le tapis » ? *The Vanishing Point of the Picture.*

C'est presque une fatalité pour la photo que la série, pour la raison que l'appareil photographique (surtout numérique) tend vers l'exploitation infinie de ses possibilités. Faute d'une intuition du détail du monde, faute d'en épuiser le sens et les apparences, l'image sérielle et numérique remplit le vide par la démultiplication d'elle-même. On arrive, dans le cas limite qui est le nôtre actuellement, à une succession irrésistible de la prise de vue.

Mais ce n'est plus une photo et, littéralement parlant, ce n'est même plus une image. Elles feraient plutôt partie du meurtre de l'image. Ce meurtre est continuellement perpétré par toutes les images qui s'accumulent en séries, en séquences « thématiques » qui illustrent jusqu'à la nausée le même événement – qui croient s'accumuler et qui en fait s'annulent les unes les autres – jusqu'au degré zéro de l'information.

Il y a ainsi une violence faite au monde, mais il y a aussi une violence faite à l'image, à la souveraineté des images. Or il faut qu'une image soit souveraine qu'elle ait son propre espace symbolique. Si elles sont vivantes – la qualité « esthétique » n'est pas ici en cause – elles assurent cet espace symbolique en éliminant une infinité d'autres. Il y a une rivalité perpétuelle entre les (vraies) images. Mais c'est exactement l'inverse aujourd'hui avec le numérique, où le défilé des images ressemble au séquençage du génome.

La perspective inverse, ce serait la photographie dans son abstraction pure – *cosa mentale* – la vision dans la tête d'un monde

déjà photographié – sans qu’il soit besoin de le matérialiser par la prise de vue – en imaginant le monde tel que l’objectif le change. En quelque sorte l’extase intérieure de la photographie.

Dérégulation totale de l’image – la photo peut se perdre dans une fragmentation hallucinante, dans un délire technique de visibilité à tout prix, où tout exige d’apparaître, à une échelle fractale et microscopique. Il ne s’agit plus d’une disparition dans le jeu de la forme, mais d’une substitution automatique, où le monde zappe de lui-même d’une image sur l’autre exactement comme l’individu peut se dissoudre dans la diaspora mentale des réseaux, et atteindre par là à une spectralité définitive.

Le stade ultime de cette dérégulation est l’image de synthèse. Des photos truquées de Diana agonisante aux reportages fabriqués en studio, c’en est fini de la prise d’image en direct, dans un instant irrévocable dernière lueur d’actualité dans une dimension virtuelle où l’image n’a plus rien à voir avec le temps.

Plus rien dans l’image virtuelle de cette exactitude ponctuelle, de ce « punctum »

dans le temps qui est celui de l'image analogique. Jadis, du temps du « monde réel », si on peut dire, la photographie, selon Barthes, témoignait d'une absence sans appel, de quelque chose qui avait été présent une fois pour toutes. La photo numérique, elle, est en temps réel et témoigne de quelque chose qui n'a pas eu lieu mais dont l'absence ne signifie rien.

Dans cette libéralisation numérique de l'acte photographique, dans ce processus impersonnel où c'est le médium lui-même qui génère les images à la chaîne, sans autre intercession que technique, on peut voir la forme achevée de la sérialité. C'est en quelque sorte, dans le domaine de l'image, l'équivalent de l'intelligence artificielle. On peut ainsi considérer les images prises par un appareil numérique, globalement, comme une série infinie, avec toutes les possibilités de manipulation, de jeu, de correction, de retour-image, de toutes choses impensables dans le monde « analogique ». C'est aussi la fin de tout suspense : l'image est là en même temps que la scène – promiscuité ridicule (quelle merveille par

contraste que la transposition lente et progressive de l'image dans le polaroid !). C'est cela qui manque au numérique : le temps d'apparition, faute de quoi il n'est plus qu'un segment aléatoire de la pixellisation universelle, qui n'a plus rien à voir avec le regard, ni avec le jeu du négatif et de la distance. Nouvelle vision du monde, celle même de la mondialisation – soumission de toutes choses à un même programme, soumission de toutes les images à un même « génome ». C'est pourquoi c'est une erreur que de considérer le passage au numérique comme un simple progrès technique, comme un automatisme supérieur, voire une libération définitive de l'image.

Car c'est bien là le comble : c'est qu'on a prétendu, à travers le numérique, ouvrir la voie à l'image intégrale, libre de toute contrainte venue des confins du réel. Or ce n'est pas forcer l'analogie que d'étendre cette même révolution à l'être humain en général, libre désormais, grâce à cette intelligence numérique, de se mouvoir dans une individualité intégrale, libre de toute histoire et de toute contrainte subjective...

Au terme de la montée en puissance de cette machine en laquelle se résume toute l'intelligence humaine, et qui dès lors est assurée d'une autonomie totale, il est clair que l'homme n'existe qu'au prix de sa propre mort. Il ne devient immortel qu'au prix de sa disparition technologique, de son inscription dans l'ordre numérique (la diaspora mentale des réseaux).

« Symbole d'une dispersion vivante, l'araignée idéale, qui tisse sa toile et qui est simultanément tissée par sa toile. Mieux encore : je ne suis ni la mouche qui se prend dans la toile, ni l'araignée qui tisse sa toile, je suis la toile elle-même, rayonnante dans toutes les directions, sans aucun centre ni rien qui ressemble à mon être propre. »

Mais ceci est la forme ouverte de l'immortalité et en réalité, pour ce qui concerne l'espèce humaine, le choix est fait et il s'incarne dans la suprématie de l'Intelligence Artificielle.

C'est aux confins, de cette disparition systématique, dont tout laisse à penser qu'elle

est universellement acceptée, mais dont la dynamique reste au fond mystérieuse (À quoi rêvent les moutons numériques ? Dick), que surgissent certaines interrogations troublantes, paradoxales :

1. Tout est-il voué à disparaître – ou plus précisément tout n'a-t-il pas déjà disparu ? (ce qui rejoint le très lointain paradoxe venu d'une philosophie qui n'a jamais eu lieu : POURQUOI N'Y A-T-IL RIEN PLUTÔT QUE QUELQUE CHOSE ?

2. Pourquoi tout n'est-il pas universel ?

3. Nous sommes fascinés par le phantasme d'une réalité intégrale, par l'alpha et l'oméga d'une programmation numérique. Le réel est le leitmotiv et l'obsession de tous les discours. Mais ne sommes-nous pas, bien plutôt que par le réel, fascinés par l'évanouissement du réel, par son inéluctable disparition ?

4. D'où surgit l'interrogation véritablement mystérieuse : comment cette irrésistible puissance mondiale réussit-elle à

indifférencier le monde, à l'anéantir dans son extrême singularité ? Et comment le monde peut-il être si vulnérable à cette liquidation, à cette dictature de la réalité intégrale, et en être fasciné – non pas exactement par le réel, mais par la disparition de la réalité ? mais il y a un corollaire à cela : d'où vient la fragilité, la vulnérabilité de cette puissance mondiale à des événements mineurs ou insignifiants en soi (*rogue events*, terrorisme, mais aussi les images d'Abou-Ghraïb, etc.) ?

Il faut sans doute, pour ne pas répondre à ces questions insolubles, renvoyer à cette autre révolution anthropologique, exactement antithétique de notre « révolution » actuelle du numérique, et dont il n'est jamais question (on pourrait même dire qu'il n'en a jamais vraiment été question, sauf dans des hérésies vite sacrifiées).

La DUALITÉ. La règle d'or, inviolable, de la dualité. Inutile, d'ailleurs, de remonter aux racines de l'anthropologie pour retrouver ce radical de l'être humain, il est là

partout, il est celui qui non seulement laisse éternellement en suspens les questions posées plus haut, mais fait éternellement échec aux entreprises humaines (toutes fondées sur la synthèse, l'intégralité et l'oubli délibéré de toutes les formes réfractaires, de tout ce qui ne peut ou ne veut s'intégrer ou se réconcilier...)

L'homme NORMAL vit, fondamentalement toujours en dépendance, ou contre-dépendance ; de son modèle (quel qu'il soit : modèle d'action, projet social ou imaginaire), mais en même temps dans un défi permanent à ce même modèle. Il est motivé et contre-motivé dans le même mouvement. Pas besoin de psychologie ni de psychanalyse, ni d'ailleurs d'aucune science humaine pour cela. Celles-ci n'existent que pour réconcilier l'irréconciliable. Conséquence : l'être humain fait toujours à la fois ce qu'il faut pour que son modèle réussisse, et tout ce qu'il faut pour qu'il échoue. Là non plus, pas besoin de défaillance, ou de perversion, ou de pulsion de mort. C'est dans sa dualité primale que l'être humain puise cette énergie antagoniste. Ça, c'est l'homme normal,

et tout ce qui s'emploiera à le réconcilier avec lui-même et à trouver une solution aux questions posées plus haut relève de la superstition et de la mystification¹.

L'ANORMAL aujourd'hui est celui qui ne vit plus qu'en adhésion unilatérale et positive à ce qu'il est ou à ce qu'il fait. Assujettissement, arraisonnement intégral (l'être parfaitement normalisé). Ceux-là sont innombrables qui se sont ralliés à la réalité, à leur propre réalité, par effacement de toute considération duelle et insoluble. Et le mystère de cette cristallisation positive, de cette levée du doute sur le monde réel, forcément réel, reste entier. Cela pose toute la question de l'intelligence du Mal.

Nous sommes simplifiés par la manipulation technique.

Et cette simplification suit un cours délirant quand on arrive à la manipulation numérique.

1. Heureusement, selon Stanislaw Lec, on peut faire confiance à l'intelligence des hommes. Il y a beaucoup de choses qu'ils n'arrivent pas à comprendre.

Que devient alors la ventriloquacité du Mal ? Même chose que pour la radicalité de jadis : quand elle déserte l'individu, réconcilié avec lui-même et homogénéisé par la grâce du numérique, quand toute pensée critique a disparu, alors la radicalité passe dans les choses. La ventriloquacité du Mal passe dans la technique elle-même.

Car la dualité ne peut être effacée ni liquidée – elle est la règle du jeu, la règle d'une sorte de pacte inviolable, qui scelle la réversibilité des choses.

Donc, si sa propre duplicité déserte l'homme, alors les rôles s'inversent : c'est la machine qui déraile, qui défaille et qui devient perverse, diabolique, ventriloque. La duplicité passe allégrement de l'autre côté.

Si l'ironie subjective disparaît – et elle disparaît dans le jeu numérique – alors l'ironie se fait objective. Ou elle se fait silence.

Au commencement était le Verbe. C'est seulement après qu'est venu le Silence.

La fin elle-même a disparu...

Janvier 2007



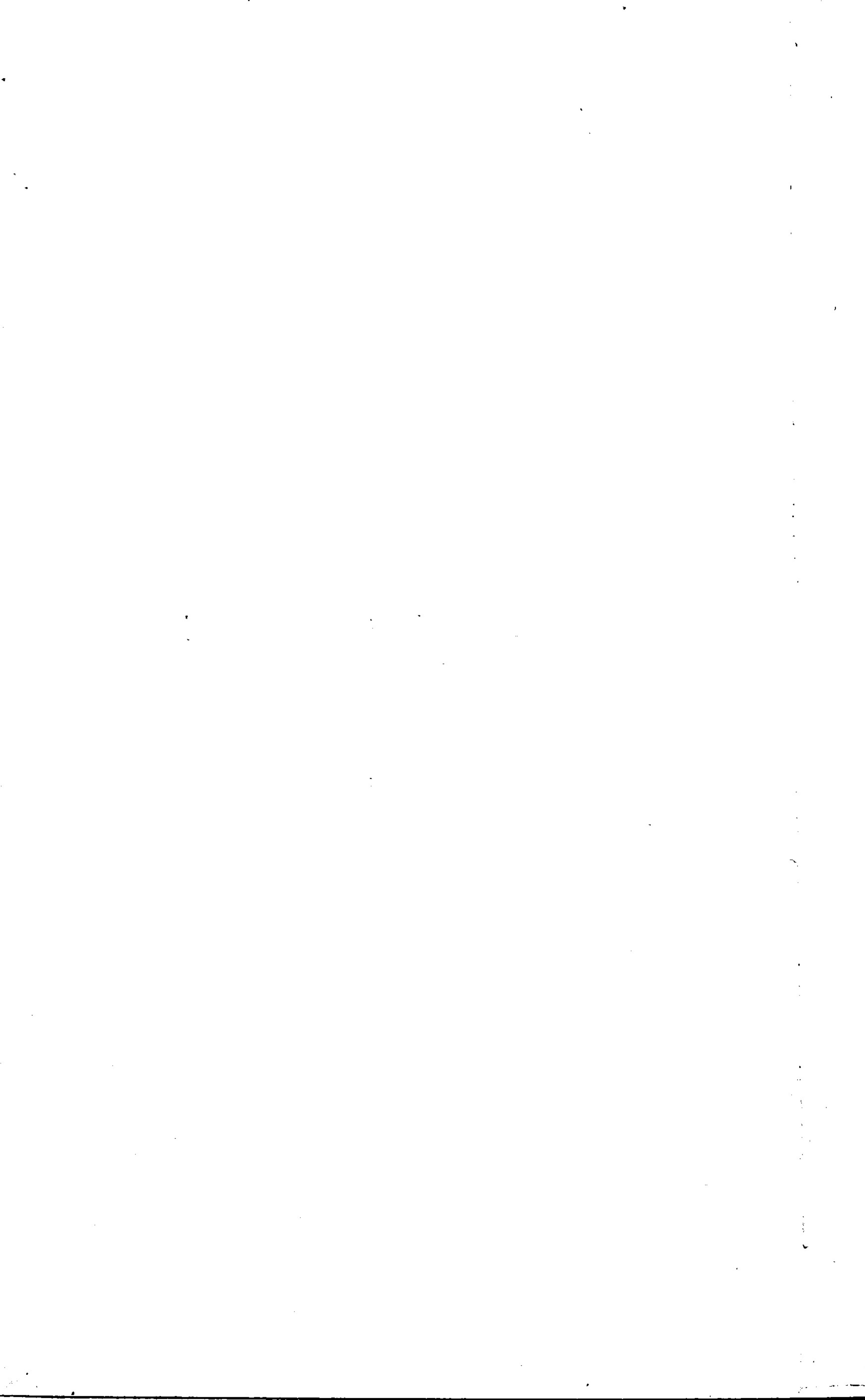


Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau

N° d'Imprimeur : 98797 - Dépôt légal : mars 2007

Imprimé en France





Jean Baudrillard
(1929-2007)

Il a enseigné la sociologie aux universités de Nanterre et de Dauphine (jusqu'en 1986). Brillant essayiste aux accents de moraliste sacrilège, il résume en ces termes son itinéraire : « Pataphysicien à 20 ans, situationniste à 30, utopiste à 40, transversal à 50, viral et métaleptique à 60, toute mon histoire. » Parmi ses nombreux ouvrages : *La Société de consommation* (1970) ; *L'Échange symbolique et la mort* (1976) ; *De la Séduction* (1979) ; *Cool Memories I – V* (1987 – 2005) ; *Amérique* (1986) ; *Le Crime parfait* (1994) ; *La Transparence du Mal* (1990) ; *D'un fragment l'autre* (2001) ; *Le Pacte de lucidité ou l'intelligence du Mal* (2004). On lui doit également une œuvre photographique importante.

Un Cahier de L'Herne lui a été consacré (2004).

Jean Baudrillard

**Pourquoi tout n'a-t-il pas
déjà disparu ?**

Inédit de Jean Baudrillard.

*« Parlons donc du monde d'où l'homme a disparu.
Il s'agit de disparition, et non pas d'épuisement,
d'extinction ou d'extermination.*

*L'épuisement des ressources, l'extinction des espèces,
ce sont là des processus physiques ou des
phénomènes naturels.*

*Et là est toute la différence, c'est que l'espèce humaine
est sans doute la seule à avoir inventé un mode spéci-
fique de disparition, qui n'a rien à voir avec la loi de la
nature. Peut-être même un art de la disparition. »*

J. B.

9,50 €



ISBN 978-2-85197-679-6
SODIS Y20334.7